

Allocution du Général **FRANCO**.
L'Assistance Sociale, par le Dr **VIEILLEVILLE**.
L'Espagne dans notre littérature, par **Henry BORDEAUX**.
Nouveaux témoignages sur le Christianisme et l'Espagne.
QUEIPO DE LLANO et Séville.
Articles de Winston **CHURCHILL**, W. d'ORMESSON, J.-M. **PÉMAN**, **SEGOVIA**, **VUIL- LERMOZ**.

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)
Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre. Tél. : OPÉra 43.23

VICTOIRE A TERUEL



La croisade de l'Idéal. (Dessin de C. de Tejada.)

L'invincible cité de Teruel sera libérée. L'armée rouge a été mise en déroute. Les forces nationalistes, commandées par le général Dàvila, divisées en trois colonnes : Aranda, Varela, Mùjica, ont magnifiquement manœuvré et cela en dépit de la résistance de l'ennemi, de la difficulté du terrain et de l'inclémence du temps.

Franco est en train de gagner à Teruel la bataille la plus importante de la guerre.



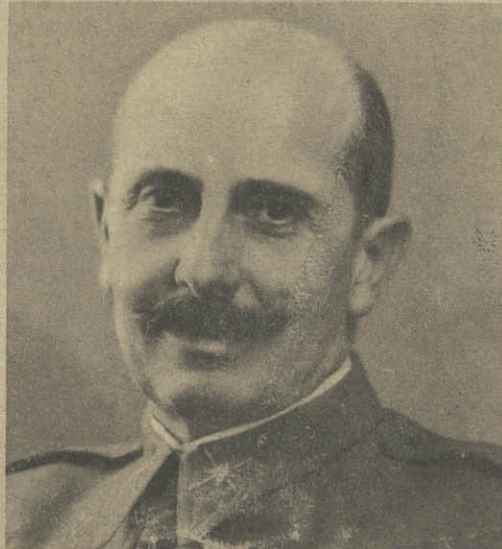
Le vainqueur d'Oviedo : le général Aranda.

re dans les conditions les plus défavorables sur le lieu et à la date choisis par l'ennemi. Dans ces conditions, le fait d'avoir obtenu déjà une grande victoire est doublement significatif. D'une part, il enlève aux rouges jusqu'à la plus légère espérance d'une réaction offensive possible. D'autre part, il démontre que l'armée nationale est restée invincible. Ni la surprise, ni de violentes intempéries, ni un terrain abrupt, ni le nombre de l'armement de l'adversaire ne peuvent arrêter son élan. Le général Franco a dit, il y a plusieurs semaines, que la guerre était gagnée.

Le gouvernement marxiste de Barcelone avait accumulé toutes sortes d'éléments pour tenter une offensive fulminante. Il avait choisi avec soin le secteur où attaquer. Il avait fixé la date à laquelle il croyait pouvoir réaliser plus facilement son plan. Et quand ses forces, au prix d'un énorme sacrifice de vies, arrivèrent aux premières maisons de Teruel, il se risqua à chanter victoire et à

sur eux est celui d'un désastre complet. Convaincus de l'inefficacité absolue de leur potentiel offensif, il ne leur reste plus qu'à placer leurs derniers espoirs dans une hypothétique capacité de défense. Dans la cervelle d'Indalecio Prieto et de Juan Negrin retentira fatalement la fameuse phrase de celui-là : « Ville assiégée, ville prise ». Aujourd'hui la zone rouge est une immense place forte assiégée, où, par contre, il n'y a ni un Moscardó, ni un Aranda, ni Cortès, ni Rey.

L'unique victoire dont rêvaient les rouges devient un désastre. Toute la tapageuse propagande que la presse et la radio rouges avaient menée à l'inté-



rieur de leur zone et à l'étranger, basée sur leurs supposées victoires, s'est convertie fatalement pour eux en une propagande contraire, celle d'un désastre réel. Tous leurs efforts aboutissent donc au contraire du résultat visé. L'échec est d'une portée triple : sur le moral de l'arrière, sur la propagande à l'étranger, sur le champ de bataille.

A coup sûr, les répercussions internationales de la grande victoire nationale de Teruel, ne vont pas manquer de se produire. Il était faux que les rouges eussent conquis l'Historique cité aragonaise. Sa garnison a résisté héroïquement. Il était faux que l'armée rouge eût remporté sa première et unique victoire de la guerre.



L'aqueduc de Teruel.

ment national qui a permis de réaliser une magnifique manœuvre stratégique, défaisant en trois jours ce qu'en deux mois les marxistes avaient préparé avec infiniment de patience. Les deux facteurs essentiels de la grande victoire de Franco ont été la supériorité indiscutable du commandement national et l'élévation morale des troupes.

Cet énorme triomphe de l'armée nationale, remporté dans les circonstances les plus contraires, ne peut manquer d'avoir une répercussion terrible sur l'arrière rouge, déjà déprimé par tous ses désastres précédents. L'exaltation artificielle à laquelle toute la population civile de la zone rouge a été soumise avant cette imaginaire victoire, se convertit maintenant en un immense découragement, conséquence naturelle du désastre certain. Cet épisode soulignera la mauvaise foi de la « vérité » des communiqués rouges aux yeux de ceux-là mêmes qui croyaient en eux. Quant au commandement marxiste, au « gouvernement » et à l'armée rouge, inutile de dire que l'effet moral produit

Un seul fait patent demeure : l'armée nationale est invincible, la résistance des rouges ne peut avoir d'autre efficacité que d'augmenter inutilement les morts parmi la population civile et d'accroître la ruine matérielle de la zone rouge.



M. Wladimir d'Ormesson.



Foto. Jalón Aranda.

POUR LE NOUVEL AN

« En ce Jour du Premier de l'An, sous le signe de la victoire qui accompagne nos troupes en Aragon, mon souvenir se dirige vers ceux qui ont vécu, assiégés dans Teruel, des jours intenses d'héroïsme et de sacrifice ; vers ceux qui les ont délivrés, qui ont avancé dans des champs couverts de neige et ont vaincu et anéanti les forces rouges ; à ceux qui, derrière un parapet, vivent silencieusement ces journées de fêtes familiales ; à ceux qui, à l'arrière, pleurent la perte d'un être cher, et à ceux qui, dans le camp rouge, attendent de notre effort leur libération ; mon esprit les a accompagnés et les accompagne à chaque instant dans ces journées historiques où nous forgeons notre Espagne Impériale.

« Un an s'est écoulé rempli de victoires pour nous, de défaites et d'échecs pour nos ennemis. On a vu une armée du Nord vaincue, dispersée et prisonnière ; de fantastiques ceintures de fer brisées par l'élan héroïque de nos troupes ; les fabuleux réduits des Asturiens maîtrisés par nos colonnes victorieuses ; quatre nouvelles provinces ont été arrachées à la terreur rouge ; de nouvelles contrées ont été rendues à l'ordre et à la paix ; de riches régions minières et industrielles viennent compléter notre économie déjà florissante. Il y a du pain pour tous. Les nations étrangères ouvrent les yeux à la lumière de notre vérité.

« Telle a été, pour l'Espagne, l'année qui s'est terminée hier. Ce que je veux vous offrir dans la suivante, ce n'est pas seulement la fin de la guerre par la victoire totale et définitive, mais les victoires de la paix, qui doivent la suivre avec une exactitude parfaite. La victoire du blé, gagnée par nos paysans ; la victoire de la viande qui soulagera nos éleveurs ; la victoire pour les travailleurs de la mer. Toutes ces victoires seront obtenues malgré ceux qui luttent contre la Patrie, soit en lui marchandant le pain, soit en lui refusant la justice. Mais que personne n'interprète ces paroles dans le sens facile de croire que nous aurons des jours commodes et oisifs. Il y aura du travail pour tous lorsque les armes auront cédé la place aux charriots. Il y a un travail long et pénible pour créer le destin de la nouvelle Espagne, de la nouvelle Espagne dont la gloire et dont l'Empire n'ont pas été forgés non plus dans les instants faciles et commodes du passé, mais par le travail et le sacrifice de nos chefs et de nos penseurs.

« Espagnols ! Soyez certains que cette nouvelle année qui commence aujourd'hui nous apportera le triomphe et rendra à l'Espagne la gloire, la puissance et le rang que nous voulons pour elle. Combattants ! Le jour n'est pas loin où vous échangerez votre fusil contre le livre ou l'outil, pour collaborer avec ceux qui travaillent déjà avec entrain à la grande œuvre qui nous attend et qui doit faire que l'Espagne soit pour toujours Une, Grande et Libre. Arriba España ! Vive l'Espagne ! »

Allocution du Général **FRANCO**.

CONSÉQUENCES

« Franco ne vaincra pas », déclarait déjà le **Populaire** au lendemain de la première bataille de Teruel. Nous savons d'où venaient ces accents prophétiques. Ils faisaient écho au major Attlee qui, au retour d'un voyage dans la zone rouge, s'était en effet répandu à Paris en propos de ce genre. Il y a deux ans le même honorable gentleman annonçait que l'expédition italienne en Ethiopie était embourbée pour des années dans les ornières de Makalé. En matière extérieure, il suffit en général de prendre le contre-pied des pronostics socialistes pour approcher le plus près possible de la réalité. Nous en avons encore eu un exemple tout frais.

Quant à nous, nous ne nous chargeons d'aucune prophétie en Espagne. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que tous ceux qui connaissent réellement la situation, et l'appréhendent d'une manière libre et saine, sont d'accord pour estimer que si la lutte peut encore durer longtemps et être très dure, le résultat final ne saurait faire de doute : les nationaux ont toutes les chances de l'emporter sur toute la ligne. Il est même permis de dire que les combats en cours ont une importance particulière, car ils se passent en Bas-Aragon. Si l'armée Franco étendait ses positions de ce côté-là, la question de la Catalogne se poserait tout de suite. Or les Catalans ne veulent pas résister. Ils en ont assez de la guerre civile. Ils ne s'opposent pas à une avance nationaliste. C'est d'ailleurs parce que le gouvernement rouge connaît fort bien leur état d'esprit qu'il s'est transporté de Valence à Barcelone. C'est aussi pour tâter le terrain en vue de certaines perspectives que M. Compagnys s'est rendu récemment en Belgique. Si jamais l'armée nationale approchait fortement de la Catalogne, la guerre civile entrerait donc dans une dernière phase — celle-là décisive.

Wladimir d'ORMESSON. (Le Figaro.)

Crime et Héroïsme



Ce n'est pas une conception différente de l'Etat et de la Loi qui oppose deux groupes de concitoyens dans une sorte de jugement de Dieu pour l'Espagne dans une période décisive de son histoire. L'Espagne nationale lutte contre une horde aux consignes hostiles à la patrie. Alors que l'Espagne nationale lutte avec héroïsme, les rouges ne connaissent d'autre immolation de vie que celle d'autrui. Ils tuent à l'arrière-garde. S'ils sont dirigés, ils se mettent à l'abri.

Quiconque a vu la terreur exercée dans la zone sequestrée par les rouges, sait qu'ils n'ont pas déchargé leurs armes contre le pouvoir. C'étaient les révolutionnaires eux-mêmes qui l'exerçaient à Madrid, Valence et Barcelone, depuis le triomphe du Front populaire. Même en admettant qu'une révolution permette de supprimer son ennemi, comment prétendre qu'ils en faisaient partie, les milliers et milliers de citoyens immolés par la milice rouge ? Même celui que l'on met en prison n'était pas sûr d'avoir la vie sauve. Témoins les assassinats par série de la prison modèle de Madrid et de celles de Bilbao.

Tuer pour tuer, telle a été la consigne reçue par des assassins de généraux retirés comme Leopoldo Saro, ou octogénaires comme Joaquín Milans del Bosch. Tuer pour tuer autant les officiers parce qu'ils sont officiers, que les hommes politiques qui manquèrent d'intransigence quant à la Révolution. Ils en témoignent, les cadavres de Melquiades Alvarez, Martinez de Velasco, Ramon Alvarez Valdés, Manuel Rico Abello, Leopoldo Matos, José Estrada, Joaquín Montes Jovellar. Les rouges tuent les fils d'anciens hommes politiques libéraux morts depuis longtemps. Le fils unique de Canalejas, les deux fils et la belle-fille de Francisco Silvela, par exemple. Il suffit de s'appeler Primo de Rivera pour devenir un gibier. Tout vestige de la gloire passée de l'Espagne, incarnée dans un nom de noble, désigne celui ou celle qui le portent à l'assassinat ou au martyre : les Sessa, les Molins, les ducs de Veragua et de la Vega dont les aïeux furent ennoblis par Christophe Colomb. Cela, malgré l'intervention des Ambassadeurs hispano-américains. L'on fusille le comte de Santa Engracia, le marquis de Arriluce de Ibarra, qui avait mis en valeur la Biscaye, un grand agriculteur, le baron de Andilla et ses deux fils. Pour en finir avec une lignée, l'on tue le marquis de las Torres de Oran et ses trois fils.

Les religieux ? Dix évêques à la tête de 15.000 prêtres ont porté au ciel la palme du martyre. Le compte exact de ces victimes est impossible. La haine rouge a cherché d'abord les têtes : elle s'abat mortellement sur les R. P. Poveda, fondateur de l'Institut thérésien ; Garcia Villada, du Centre des études historiques ; Alcocer, bénédictin réputé ; Luis Urbano et tous les Augustins de Motril que la Tcheka mit en liberté pour les fusiller dans le dos. Et quantité de pères, frères de tous congrégations et ordres, ou simples catholiques surpris avec une médaille ou un rosaire. La chasse aux catholiques a été générale, accompagnée de profanations et de tourments de toutes sortes.

Les écrivains aussi ont été abattus. Maestu, Pradera, doctrinaires de la réaction de l'Espagne contre la République seculaire du 12 avril. Mais l'on a tué aussi Manuel Bueno qui ne militait dans aucun parti, et Pedro Munoz Seca, l'idole du théâtre du peuple de Madrid. Les rouges ont tué des universitaires d'idéologie tout à fait libérale : Francisco Becana et Roman Riza.

Les femmes ont été assassinées par les rouges lorsqu'on ne trouvait pas leur mari à la maison. Par exemple, la comtesse de Sxa Antolin de Stillo, Mrs de Zubiria. Des jeunes filles aussi, voire Miles Aramburu et Heraso. Et si l'épouse ou la sœur n'était pas à la maison, voulant tuer pour tuer, on assassinait le secrétaire, la bonne, ou n'importe quel familier.

Dans la zone nationaliste, personne n'a été assassiné. Il n'y a eu et il n'y a d'autres morts, chez les nationalistes, que ceux qui sont tombés sur le champ de bataille, milliers de croyants et de patriotes. Héros de toutes les classes sociales. Trois princes de la maison de Bourbon volontaires, poussés par l'indomptable désir de servir. Convenons que la tentation de l'égoïsme est beaucoup plus forte chez celui qui dispose de moyens de vie facile, même à l'étranger. Pourtant ils ont voulu entrer dans notre Espagne, comme il était naturel, par la porte étroite du devoir, tous ceux qui, comme le duc de Fernan Nunez, le comte de Torrepalma, le diplomate Luis Roca de Togores surent renoncer à tout avantage de l'arrière pour donner leur sang.

L'ancienne politique n'a pas hésité à fournir son contingent : les fils d'un Arminan, ou de Ventosa. Et aussi les fils de certains intellectuels qui avaient été qualifiés de gauche : Menendez Pidal, Maranon, Ortega et Perez de Ayala. Ils sont accourus également, les jeunes hommes studieux qui, abandonnant leur laboratoire ou leur bureau, ont grossi les rangs de l'Action populaire ou de la Camuccion traditionaliste, pleines d'ouvriers et de paysans ainsi que les Phalanges.

Qu'on fait, par contre, les fils des caciques rouges ? Aucun nom ne figure parmi les morts qu'il faut à la République pour vivre. Ils n'ont donné aucun héros, aucun martyr à l'idéologie rouge, les Giral, les Zulueta, les Prieto, les Cordero, les Barnés, les Alborno. Ils sont tombés... dans les ambassades, légations, consulats, délégations à Genève et autres sinécures. Ou bien ils ont pratiqué le lucratif commerce des armes.

Chut !...

Les troupeaux volés au Far-West européen

El Diluvio, de Barcelone, du 7 décembre, écrit :

« Plusieurs plaintes ont été portées pour vols de vaches. Elles ont été transmises au juge spécial qui intervient dans l'affaire des crémeries. » Les vols de ces petites bêtes, d'une taille assez importante, que sont les vaches, sont si nombreux, qu'on a dû nommer un juge spécial pour s'occuper des affaires les concernant...

Les vaches continuent à disparaître

Les « inconnus » font des prouesses. Nous nous étonnions qu'ils avaient volé une vache. Nous apprîmes ensuite qu'ils en avaient volé cinq. Mais nous lisons maintenant avec stupeur un récit de leurs exploits, dans le Diluvio, de Barcelone. Voyons cette liste impressionnante :

« Le juge continue à recevoir des dénonciations au sujet de vols effectués par des inconnus dans les crémeries. Les dernières sont les suivantes :

« Dolores Bragulat, passage de Sacristà, n° 14. Trois inconnus se présentèrent chez elle et emmenèrent trois vaches, une charrette et un cheval.

« Alfonso Puig avait un local, calle Pedro Serapi, n° 18. On lui vola trois vaches et deux veaux nouveaux qui furent menés à l'abattoir.

« Pedro Pujol, calle Guadiana, n° 16. On lui a volé ses vaches, sa charrette et son cheval.

« Joaquín Fontes, calle Diputación, n° 120. On lui a volé la seule vache qu'il possédait.

« Francisco Ester, calle Fraternidad, n° 16. On lui a volé deux vaches, sa charrette et son cheval.

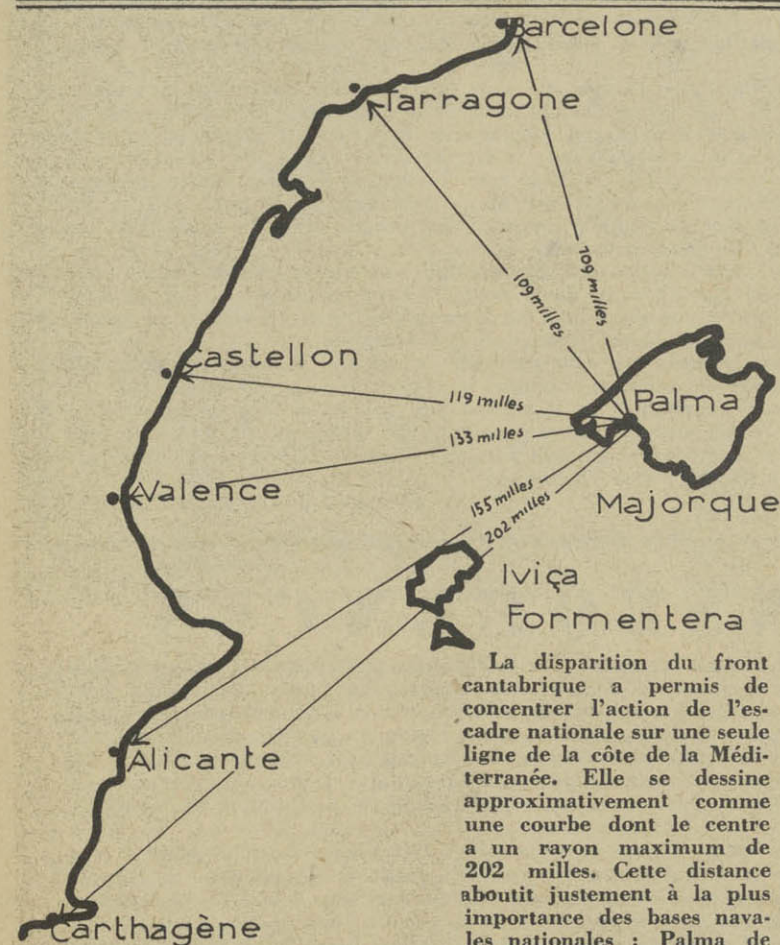
« José Cabrera, calle Garau, n° 29. On lui a volé quatre vaches et un taureau.

« Juan Cerdà, avenue Francisco Layret. On lui a volé cinq vaches et quelques veaux nouveaux qui furent menés à l'abattoir.

« Francisco Lladas. On lui a volé les vaches qu'il avait dans sa maison de la Travesera, n° 229, sa charrette, son cheval et d'autres objets. »

Le cas de Juan Cerdà est vraiment sensationnel. En plein « Paralelo » des « inconnus » ont emmené cinq vaches et quelques veaux nouveaux. Il n'est pas facile d'emmenner un petit troupeau dans les rues d'une grande ville ; d'autant plus que les vaches sont assez capricieuses et que les veaux aiment bien faire des cabrioles.

Deval, dans Sabres de Bois, a écrit, à ce sujet, des pages éloquentes. Mais ce qu'il y a d'important, de nouveau, de sensationnel, c'est que ces scènes épiques puissent avoir lieu sans que les auteurs se départissent du plus rigoureux incongruit.



LA PAIX ET LA TRANQUILLITÉ ET, PARTANT, UNE ÉCONOMIE NORMALE EXISTENT SUR SON TERRITOIRE...

« La guerre est pleine de surprises. Cependant, il est aujourd'hui reconnu par tous que l'Espagne nationale a incontestablement prouvé qu'elle était le parti le plus fort. Les nationalistes contrôlent deux tiers de l'Espagne et de la population. La paix, la tranquillité et, partant, une économie normale existent sur son territoire. Sa monnaie vaut le double ou le triple de celle du « gouvernement », alors que celle-ci se dit épuisée par les réserves d'or de la banque.

« La seule des deux armées qui a montré des initiatives stratégiques et une capacité de développement d'offensive a été l'armée nationale. En outre, elle possède la puissance navale.

« Pendant tout le temps écoulé, il n'y avait aucune justification ni aucun précédent pour donner à l'Espagne nationale les droits de belligérant. Le parti socialiste britannique insiste sur ceci : Franco n'est qu'un rebelle à la tête d'un groupe d'officiers mutins, soutenus par l'Allemagne et l'Italie contre le gouvernement constitutionnel et parlementaire appuyé sur la grande masse de la nation espagnole, sauf les prêtres, les nobles et les capitalistes.

« Cette opinion, qui n'a jamais représenté exactement la vérité, s'est convertie, ces derniers temps, en un dire sans fondement. Les choses en sont arrivées à un point tel que ce serait une folie de la part des puissances neutres comme la France ou l'Angleterre de nier la reconnaissance de droit à un gouvernement qui commande à la majeure partie de l'Espagne, dans laquelle il existe, et c'est très naturel, des intérêts politiques et commerciaux à sauvegarder.

« La nomination d'agents britanniques dans l'Espagne nationale ne peut être critiquée qu'en ce sens, qu'on a beaucoup tardé à la faire... »

WINSTON CHURCHILL.

(Evening Standard.)

Un exposant des réalités rouges : les annonces

Il est très intéressant de lire les annonces de la presse rouge d'Espagne. On peut les diviser en plusieurs groupes :

- Propositions d'achats. Auparavant, tout le monde offrait des marchandises. Maintenant, tout le monde demande à en acheter. Signe de confiance dans la valeur de la monnaie.
- Avis personnels, pour savoir où se trouvent des personnes dont on a perdu les traces.
- Annonces d'écoles pour l'instruction très rapide « en quelques jours » de carabiniers et de gardes d'assaut. Fabriques de chair à canon.
- Sages-femmes, masseuses et écoles d'art épilatoire.
- Section galante. On lit des annonces comme la suivante : « Trois combattants, armée de l'Est, désirent entrer en relations avec jeunes filles jolies et aimables. » Serait-ce pour les emmener au front ?
- Achat et vente de bijoux. Nous savons que le fait de posséder des bijoux, à l'exception de montres et de lunettes, est interdit dans la zone rouge. Cependant...
- Manifestations d'une nouvelle forme de la passion des collectionneurs : « Billets de vil-lages. — Je désire entrer en relations avec collectionneurs, achat et échange. L'univers, Jaime, 1, 9. » C'est un signe du chaos monétaire.

Cette rubrique des petites annonces montre bien ce qu'est l'arrière rouge. Un mélange de famine et de frivolité.

Tous les records cynégétiques sont battus

Nous savions déjà qu'aux environs du front de Madrid, les rouges chassaient les rats, à défaut de lapins, à coups de fusil.

Mais on vient de découvrir dans la zone rouge une nouvelle sorte de chasse. Nous ne voulons pas en parler par nous-mêmes. Pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir trop d'imagination, nous tenons à faire constater que le texte que nous reproduisons, ci-dessous, a été publié dans l'organe soviétique Las Noticias de Barcelone, édition du 16 décembre. Il est inséré à la sixième colonne de la page 4. Le texte en est le suivant :

« Des gardes d'assaut ont procédé à l'arrestation, à Albalade del Luchador, d'un individu ivre, déserteur de l'armée, nommé Manuel Ferrer Ansó, qui se consacrait à la chasse des poulets dans la rue et dans les poulaillers, avec des grenades à main. »

On porte des grenades comme si c'était des al-lumettes.

Un nouvel euphémisme

Le ministère de la Défense nationale rouge a mobilisé tous les citoyens du sexe fort, âgés de vingt à quarante-cinq ans. Le décret a paru dans le Journal officiel du 21. La raison de cette mobilisation et son but sont les suivants :

« L'étude des régions forestières catalanes a montré l'existence de matières premières nécessaires à l'industrie du tannage et, pour utiliser cette source de richesses pour le plus grand bien de l'économie, il faut prendre ces matières premières à l'endroit où il est possible de les transformer et de les profiter. L'urgence de subvenir à ce besoin a poussé à faire usage des attributions du décret qui permet de militariser tous les citoyens mâles âgés de vingt à quarante-cinq ans. »

Ainsi, c'est pour profiter des bois tannants qu'on a mobilisé toute la population. Avec cela, il y aura de quoi tanner pendant quelque temps !

La vérité, c'est que les rouges ont inventé un nouvel euphémisme : ils sont passés maîtres en cet art. Ils appellent utilisation des matières tannantes le fait d'abattre sans scrupule tous les arbres des forêts.

Tête à tête.



Dessin de C. de Tejada.

L'ESPAGNE S'ACHEMINE VERS LA PAIX



C'est Winston Churchill qui l'a dit. Et bien que, dans sa nouvelle attitude vis-à-vis de la guerre d'Espagne, il ne reconnaisse qu'à moitié la vérité, nous devons l'enregistrer avec satisfaction.

C'est une personnalité remarquable que celle de Winston Churchill. Soldat, voyageur, politicien et écrivain, sa vie mouvementée ressemble à une aventure romantique.

Son attitude vis-à-vis de l'Espagne nationale diminuait un peu l'auréole de sympathie qui l'avait toujours entouré pendant le cours de sa vie longue, diverse et intense : volontaire, il s'était battu à Cuba, avec les forces qui défendaient le dernier morceau de l'empire espagnol.

L'Espagne, écrit-il aujourd'hui, s'achemine vers la paix. Mais non pas, comme il le croit, parce que, dans les deux zones espagnoles, l'ordre s'impose et la vie redevient normale.

Quel ordre ? Dans le camp rouge, la domination soviétique, chaque jour plus lourde, ayant éliminé le syndicalisme anarchiste par les mêmes procédés qu'elle employa vis-à-vis des conservateurs, parviendra peut-être à éteindre toute lutte interne. Elle obtiendra alors une quiétude apparente, mais non pas l'ordre, non pas un état normal. La quiétude peut provenir de la maladie ou de la mort. Un état normal provient d'une vie active et ordonnée.

La terreur soviétique ne parvient pas, en Espagne rouge, à rendre productives les campagnes ravagées ou abandonnées, à faire renaître les industries détruites, à relever l'élevage anéanti. Si elle parvient à obtenir une tranquillité apparente, ce sera en cachant une existence angoissée. Nous n'avons aucun inconvénient à admettre toutes les affirmations sur « l'ordre régnant » qui remplissent les premières pages de la presse rouge. Mais, dans les dernières — on peut voir la Vanguardia de Barcelone — on trouve des annonces comme celle-ci : « Vieillard ne se nourrissant que de soupe, achète pain ; payera bien. Offres : Corse, 405. » Ou comme cette autre : « Donnerait lapin tendre en échange de pain. Ecrire à Vanguardia n° 726. » Ou comme cette autre, qui révèle autant de misère morale que de misère matérielle : « Jeune homme ayant bon emploi, désire entrer en rapports avec jeune fille 18 ans ; lui donnera vivres. Vergara, 11. »

Winston Churchill a raison. L'Espagne s'achemine vers la paix ; mais c'est parce que Franco conquiert, petit à petit, tout son territoire. Le communiqué officiel du 21 octobre 1937 disait, en annonçant la fin du front Nord : « L'ordre, la paix et la justice accompagnent les armées nationales. » C'est bien vrai.

Courrier littéraire

— Le fait littéraire de la quinzaine est l'élection brillante à la direction de la fameuse Revue des Deux Mondes (ou parurent tant de brillants reportages sur l'Espagne en guerre) de M. André Champeix. L'Académie avait déjà désigné en lui le prince des journalistes : c'est-à-dire l'exemplaire rigueur d'information, l'expression courtoise et vigoureuse, autant dire la leçon même du Journal des Débats ou André Champeix écrit, sans les signer, des éditoriaux magnifiques. L'universalité des connaissances du poète qu'est André Champeix, couronné le titre de la Revue des Deux Mondes qui s'en trouve ravivée et s'en va, par un sens d'actualité subite, vers de nouveaux et toujours littéraires destins.

— Dans Iggydrasil, Raymond Schwab distingue justement le Hugo des mots et le Hugo des voix. Il ajoute : Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Racine, on peut les aimer parce qu'on les tire à soi, Hugo ne se prête guère au détournement de poésie.

Les Cahiers du Sud par le poète L.-G. Gros célèbrent la mémoire d'André Gaudier :

Car la tourmente est maternelle...
A qui se prête à ses surprises...

Belle leçon d'ennoblissement par la mort, Gabriel Berlin, en prose, parle de la lumière qui environnait son front.

— Le Goncourt placé, Henry Bidou a été de ceux qui désignèrent pour le prix Goncourt Nez-de-Cuir (Pion), Roman à la fois historique (il se déroule au temps du romantisme) et géographique, illustrant le pays d'Ouche que l'auteur, La vache introduit dans la gloire littéraire il y a deux ans. La province, chez qui la gastronomie des passions sentimentales produit encore des gentils-hommes d'amour, justice, illumine ces œuvres, ces quasi-suicides d'amoureux, cette splendide folie qui rend prenant ce roman romanesque à lire.

— La poésie civile inspire à Pierre Pascal, dans Eurydice, une pièce classique à Scipion l'Africain :

Je vois sur les vaisseaux de guerre et sur la proue,
Dominant les flots bleus de son prodige armé,
Dans les chants des rameurs où les aigles s'ébrouent.

— La Condition de l'écrivain (Ed. N. R. C.) établit le bilan, à la fois matériel et moral, et la servitude du talent littéraire. Louis Le Sidaner, refusant d'admettre la poésie de formalisme pur, impose à l'écrivain l'éthique, mais aussi la précision du vocabulaire. Une mise au point érudite et savante des professions de foi, qu'on peut dire artisanales, des grands écrivains français, réclame non l'abandon pour l'écrivain, des perfectionnements mécaniques de la sociabilité contemporaine : T. S. F., cinéma mais une plus intellectuelle utilisation. Avec André Thérive, Louis Le Sidaner cherche à annexer le modernisme à l'intellectualité, non à amputer celle-ci de celui-là.

C'est dans la Nouvelle Revue Critique qu'André Chabaux, poète harmonieux, a publié un beau poème à côté de celui d'André Fontana, le récent lauréat de l'Académie française dont le lyrisme n'est jamais anecdotique :

Nous nous heurtons, dans les ténèbres,
A des halliers d'honneur, à d'inertes buissons.

— La geste de Franco inspire nos poètes. P. Tournaire écrit :

Au Cid tu songes sans nulle doute,
Quand tu grimpas sur ton coursier.

(Ode à Franco.)

— La Phalange d'Armand Godoy et Jean Royère publie un numéro de 400 pages sur la Sicile. De l'arrière à Magallon, on y retrouve la plupart des collaborateurs d'Ocident. Y figure un poème en tridécapodes.

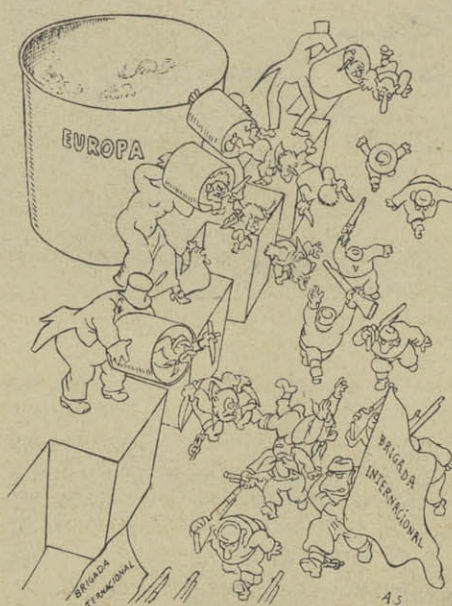
— Désarmant ses épaules des ailes de son ange, ce besoin de liberté du poète qui voudrait dominer la réalité, sans la perdre de vue — sans doute pour l'exalter — fait le drame de conscience de Roger Lannes. L'évolution l'inspire, le trou éternel du monde terminé lui fait trouver des cris d'épouvante. Comme en nos mauvais songes, il sent « la pierre lourde de nos genoux », car il veut progresser, atteindre l'au-delà des rêves et du visible. Les Voyageurs étrangers (G. L. M.) nous apportent ses plaintes internes et ses chants de libérations qui ne peuvent que toucher l'âme par le chemin d'un esprit poétique.

— La gloire des armées dépend souvent de la valeur des renseignements que possède le généralissime. D'où le mérite, plein d'aventures et de dangers des informations. Carco et S. de Barrière ont recueilli les confidences de Blümelin 35 (Michel) qui sont le plus pathétique roman d'espionnage vécu.

N. R. F. (1-37). A vouloir dépouiller l'alexandrin, le poète en perd et le praticien tellement l'enjambement, le texte de A. Andra, parfaitement rimé, n'est plus qu'une prose.

Quand le taureau fonce dans l'arène à cheval,
Le soleil éblouit encore, les gens ont chaud...
A moins que l'on ne veuille nous donner une poésie janséniste ?

Adolphe DE FALGAIROLLE



Brigade internationale.

Les Amis et les défenseurs du rapprochement franco-espagnol s'abonnent à OCCIDENT

Chèque postal : Paris 2.201-81.

L'ABONNEMENT par		Trimestre	6 mois	1 an
(Paris, départements et colonies françaises)		4.50	9.00	18.00
Etranger :	Pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux	6.75	13.50	27.00
	Autres pays	9.00	18.00	36.00

L'ASSISTANCE SOCIALE



Quelques bénéficiaires de l'Assistance sociale.

La grande Révolution de l'Espagne nationale

Une inquiétude semblable pèse sur tous les esprits. Particulièrement chez ceux qui disent s'intéresser à l'avenir de l'Espagne. Dans le doute, il y a certainement l'œuvre d'une propagande intéressée à l'entretenir.

Ils s'en vont sans cesse répétant : « Demain ? » La victoire obtenue, comment réconcilier les Espagnes qui, depuis des siècles, ont en des aspirations diverses.

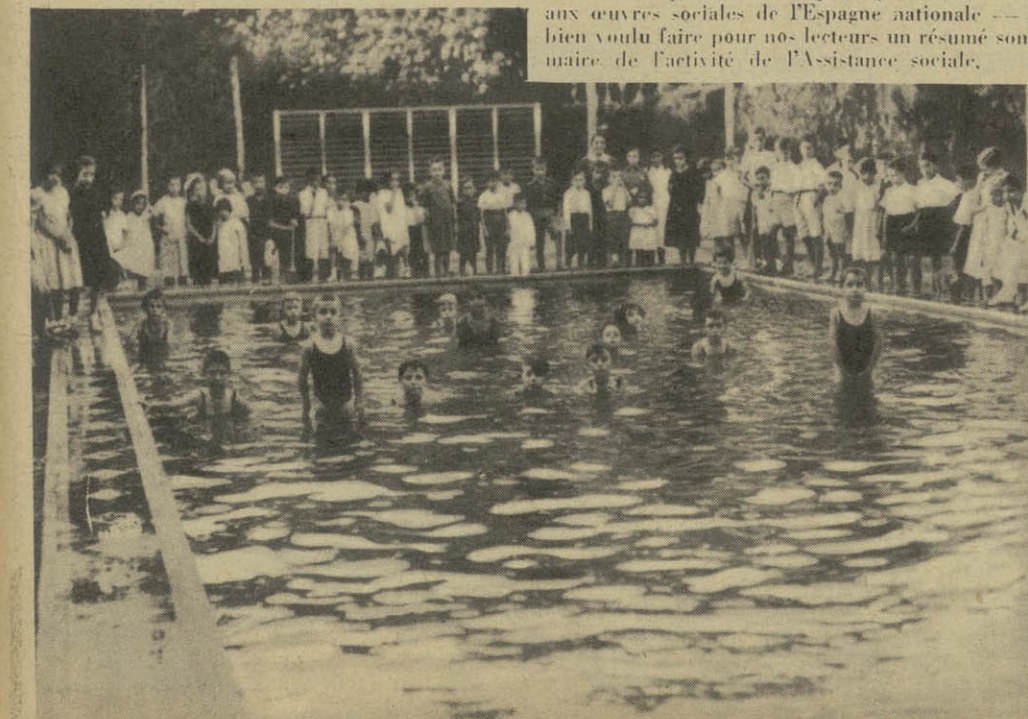


Le réfectoire pour enfants.

Pour saisir le néant de cette préoccupation, point n'est besoin d'une longue enquête en Espagne nationale.

Une seule visite, aux hôpitaux, aux œuvres sociales qui sont, n'ayons pas peur de le dire, révolutionnaires, et l'on est fixé.

L'atmosphère de cohésion, d'union intime entre



Une piscine dans le parc des enfants.

ce qui fut divisé et qui, aujourd'hui, est uni, ne permet aucune équivoque.

C'est en octobre 1936, à l'entrée de la campagne d'hiver qui s'annonçait rude dans les régions montagneuses, que, sous l'élan d'une foi patriotique, des femmes admirables entreprirent l'œuvre magnifique d'aide et de dévouement :

« Pour la femme, l'enfant, pour une Espagne meilleure. »

Partant avec cet objectif, Mercedes Suenz Buchiller, veuve d'Onésimo Redondo, et Pilar Primo de Rivera écrivent la plus belle symphonie à la gloire du dévouement et de l'héroïsme !

Elles fondent « l'Assistance sociale » et « le Secours d'hiver ».

Les différents partis : Requetés, Phalangistes,



Vignettes des ventes de charité.

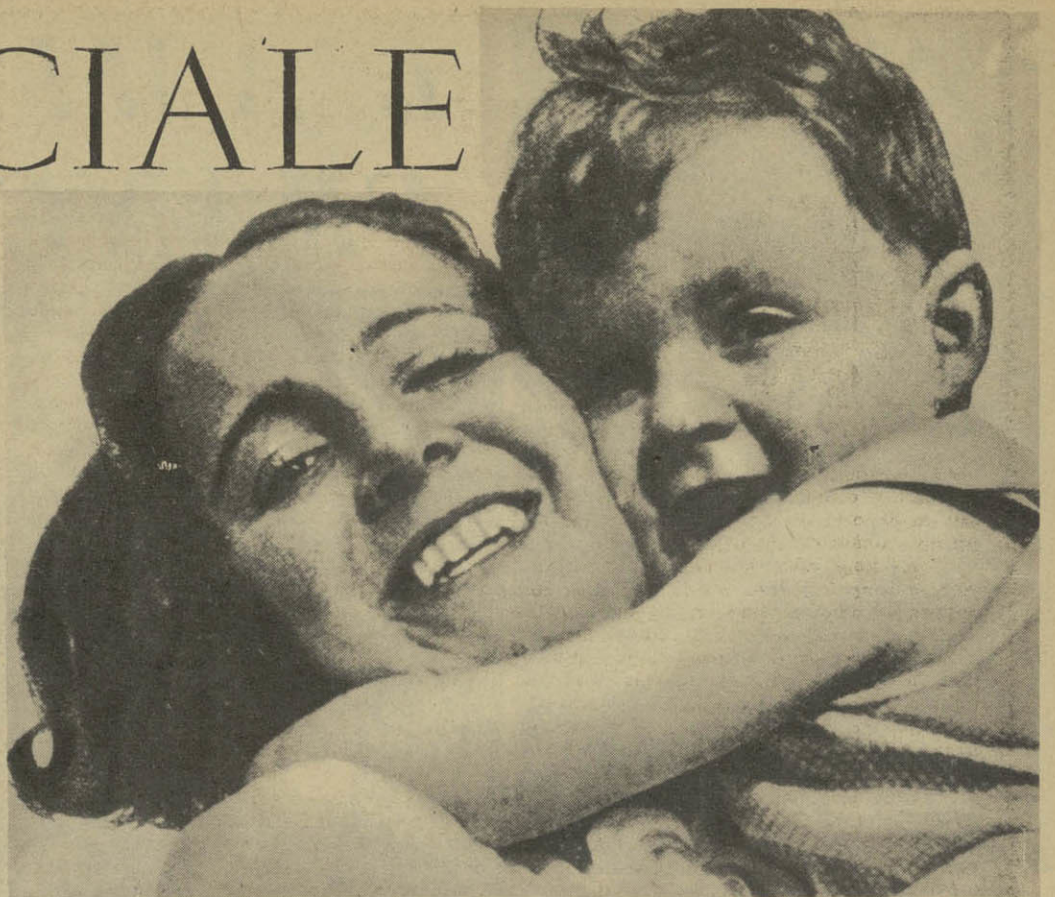
et J. O. N. S. se fondirent en un seul parti, en une seule phalange.

La fusion donna naissance à la F. E. T. c'est-à-dire à la Phalange espagnole traditionaliste.

Les chefs prêtèrent serment le 2 décembre dernier, au monastère de las Huelgas, près de Burgos, en présence du généralissime chef de l'Etat et des généraux Millan Astray et Queipo de Llano.

Où est-il possible de redouter le moindre élément de désaccord ? Dans l'Espagne de l'avenir ainsi que dans l'armée l'accord est total. L'Espagne ne peut oublier qu'elle est la patrie de tous. L'union des Espagnols est aujourd'hui une réalité tangible.

Cette Espagne en armes, forte, tendue, sans désaccord, ne comprend ni ne tolère l'égoïsme et l'ignorance en face des injustices sociales. Son chef comprend très bien les besoins de ses administrés : parfaitement au courant de toutes les questions, bon, loyal, généreux, de manières simples, il est pourvu d'une lumineuse intelligence



La délirante joie d'une maman d'une ville délivrée, lorsqu'elle voit son gosse sauvé de la famine par l'Assistance sociale.

1° Aucun Espagnol ne doit souffrir de la faim ;

2° Aucun Espagnol ne doit souffrir de la tristesse, du froid et de l'abandon ;

3° Dans aucun foyer espagnol, il ne doit exister de chômeur.

Le service social de la femme

L'imposition du service social à la femme espagnole, suivant les aptitudes féminines, vise toutes les femmes de dix-sept à trente-cinq ans. Sauf celles qui en seront incapables physiquement, et les épouses ou veuves ayant à s'occuper d'un ou de plusieurs enfants. Toute personne prétendant à une fonction publique devra justifier d'avoir satisfait au service social.

La durée de celui-ci est d'un minimum de six mois. Mais ils peuvent être accomplis, au gré de la personne, tous d'affilée ou par fractions d'au moins un mois échelonnées sur une durée de trois ans. Les délégués provinciaux du secours social sont chargés de délivrer les certificats confirmant l'accomplissement du service social.

Matériellement, l'Assistance sociale qui a exigé le sacrifice, la discipline, la collaboration des Espagnols des deux sexes, a opéré dans la joie et la clarté. C'est ainsi que ses refectoires ont été aménagés suivant un type uniforme : murs blancs, sol très propre, petites tables carrées à quatre places, avec au centre des fleurs et de petits drapeaux. De grandes fenêtres, des murs aux dessins attrayants. Dans ce décor, les jeunes



Timbres et emblèmes vendus au profit des Caisses du Secours d'hiver.

femmes des Phalanges et de J. O. N. S. travaillent en souriant, satisfaites de faire leur devoir.

L'Assistance sociale a déjà mis au point des sections vitales :

- 1° Le secours d'hiver ;
- 2° Le secours social du malade ;
- 3° L'œuvre syndicaliste de protection de la mère et de l'enfant ;
- 4° L'appui du travail familial ;
- 5° La protection de la vieillesse ;
- 6° L'œuvre du foyer national-syndicaliste.

Dans ces différentes sections sont compris les garderies d'enfants, les jardins d'enfants, les foyers d'enfants, les colonies de vacances et les constructions d'habitations.

Docteur VIELLEVILLE.



Un réfectoire de garçonnets à l'heure du repas.

et en même temps de sentiments calmes et enthousiastes.

Son but, il ne l'a jamais caché, est de restaurer la religion, l'autorité, l'Etat, sur des bases spirituelles, le patrimoine de la famille, la dignité du travail, la fierté nationale et la réconciliation des classes.

Le généralissime comme chef national de la Phalange espagnole traditionaliste, des J.O.N.S., a décidé, tenant compte de l'expérience du « Secours d'hiver », de les charger de la tâche immense de développer le plan complet de l'assistance sociale.

La portée de l'œuvre

L'Assistance sociale est une œuvre de fraternité et de justice sociales. Le général Franco, chef de l'Etat, a uni tous les Espagnols dans le service de l'Etat.

Quelques chiffres montreront comment l'idéal de justice sociale poursuivi par Phalange espagnole et J. O. N. S., réalisé dans l'Assistance sociale, a déjà abouti à des résultats. Une année de lutte contre la faim, le froid et la misère, a fait créer 711 refectoirs. Journalièrement après un an d'organisation on secourt 73.936 personnes. L'on sert mensuellement 4.968.734 repas. L'année passée à la même date on secourait juste 100 personnes et l'on servait par mois 6.000 repas.

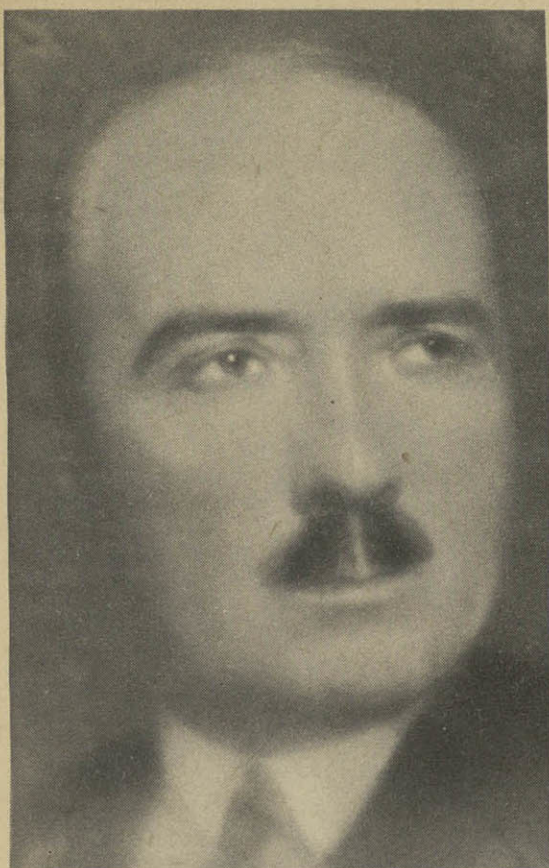
L'Assistance sociale a eu à s'occuper, dans les provinces reconquises, de maisons brûlées, de boutiques pillées, de citoyens auxquels les rouges avaient enlevé toute leur monnaie. Pour parer à ces désastres, la Délégation nationale, dont le siège est à Valladolid, dispose de trois sortes de ressources :

1° Cotisations bimensuelles, par vente dans les rues d'emblèmes à 0 fr. 30 chacun ;

2° La quête à domicile chez les personnes qui s'engagent, par une fiche bleue, à verser soit des espèces, soit des denrées.

Le Secours d'hiver vise trois objectifs :

L'AMITIÉ FRANCO-ESPAGNOLE



M. Raymond Recouly.

Le soi-disant **gouvernement** régulier d'Espagne résulte d'élections incontestablement faussées, truquées; il a inauguré, dès son avènement, une politique de violence, d'assassinat, de terreur, foulant aux pieds tous les droits, toutes les libertés. Un soulèvement communiste était à la veille de se produire lorsque Franco a tiré l'épée.

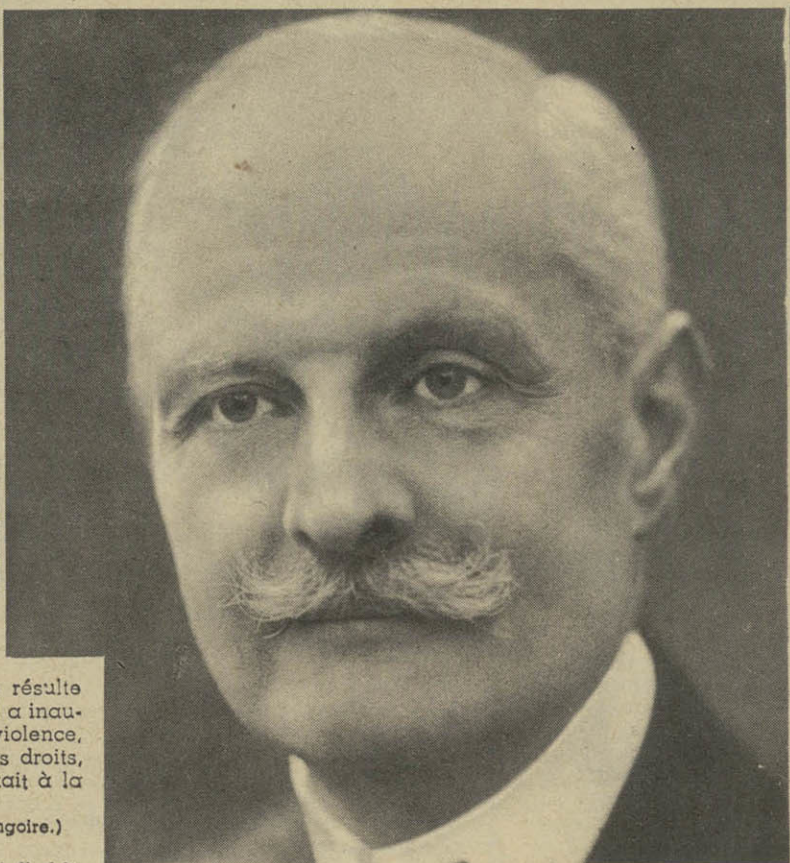
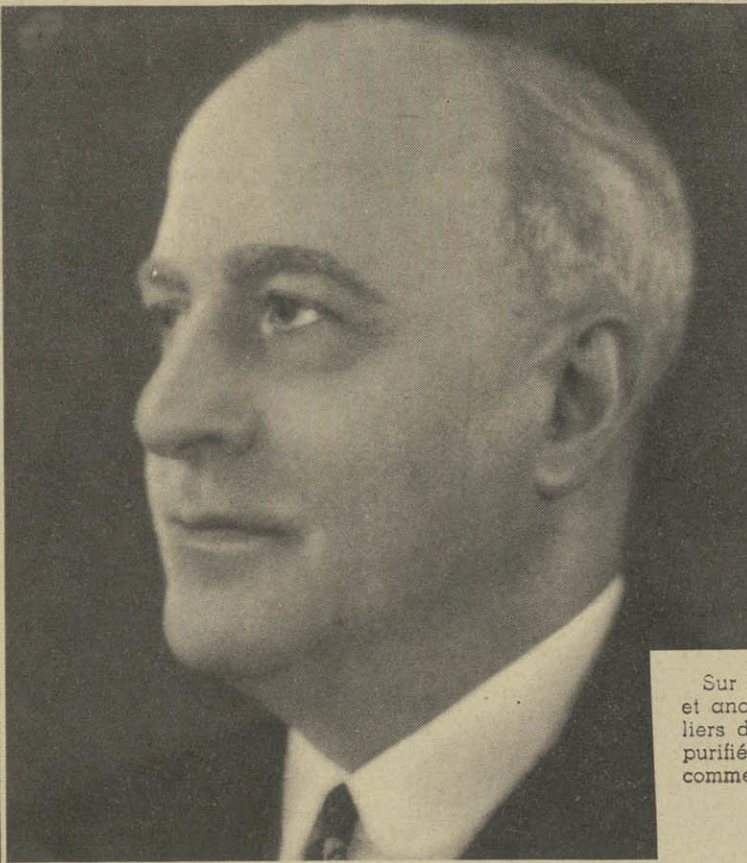
Raymond RECOULY. (Gringoire.)

Que pouvait un Etat où la notion du pouvoir s'affaiblit sans cesse, et où l'exécutif ne peut pas exécuter? où le législatif, en l'espèce l'Ecclesia, prétendait gouverner au lieu de surveiller? Et où cette Ecclesia loin de n'avoir en vue que l'intérêt commun, ne travaillait bien souvent qu'à servir les passions d'une classe, voire d'une coterie?

Que pouvait un Etat dont tous les citoyens se sentaient orateurs et tendaient pour sacré le droit au bavardage, dont chaque individu entendait conserver sa pleine indépendance et ne pas obéir? Que pouvait un Etat dont avaient disparu le respect des valeurs et la notion de toute hiérarchie?

Et pourtant? Athènes a mis deux siècles à mourir d'un mal dont elle pouvait guérir; elle n'avait qu'à vouloir. A travers les âges, il est d'autres pays qui surent se redresser sur le bord de l'abîme et forger le destin.

Robert COHEN.

Le comte d'Harcourt.
(Photo Manuel Frères.)

M. Jean Chiappe.

M. Camille Maclair.
(Photo Manuel Frères.)

Sur les ruines d'une fausse république, les communistes et anarchistes s'entre-dévorent et font massacrer des milliers d'ouvriers par eux trompés, une Espagne unifiée et purifiée va se refaire. C'est le vœu et l'espoir de ceux qui, comme moi, la connaissent, l'aiment et l'admirent.

Paris, 31 décembre 1937.
Camille MACLAIR.
de l'Académie de San Fernando, de Madrid.

L'Espagne aussi a eu vingt guerres civiles, mais aucune n'a atteint le degré d'intensité, de haine fratricide, de férocité, de bestialité que montre celle d'aujourd'hui! Pourquoi?... Oh! je sais... On dit: « C'est l'Espagne!... C'est l'Espagne de Philippe II ». Allons donc! C'est faux! C'est parce que Moscou s'en est mêlé! (Longs applaudissements.)

Il faut croire que Moscou a dépassé la mesure puisque l'homme le plus illustre de la démocratie révolutionnaire espagnole, le grand exilé, le célèbre écrivain Miguel de Unamuno s'est séparé de ses frères d'autrefois, les a reniés, et s'est résolu à se battre du côté des insurgés, parce que, dit-il, « il s'agit désormais de la civilisation contre la barbarie, et la barbarie, c'est Moscou »!

Jean CHIAPPE.
Discours du 28 août 1936.

L'Espagne dans notre littérature

Elle y a toujours tenu une grande place, et c'est une des raisons pour lesquelles nous suivons avec tant d'attention les événements qui se déroulent de l'autre côté des Pyrénées et que nous souhaitons avec tant d'ardeur le triomphe de la vieille Espagne religieuse et nationale sur la barbarie d'importation étrangère.

Je me souviens de ma première lecture de Don Quichotte. J'avais découvert cette traduction dans la bibliothèque familiale. Une magnifique traduction, que je possède encore, luxueusement reliée, donnée comme prix d'arbalète à quelque aîné aux yeux clairs, dont la préface avertit le lecteur, afin de l'allécher, que le traducteur a allongé les beaux passages et raccourci les mauvais. Encore celui-ci s'excuse-t-il de s'être, de temps à autre, rapproché du texte.

« On trouvera dans ma traduction, déclare-t-il modestement, quelques endroits qui sentent encore l'espagnol et qui pourront ne pas plaire à tous ceux qui liront cet ouvrage; mais, outre qu'il y a des choses qui échappent, j'ai cru qu'une traduction doit toujours conserver quelque odeur de son original et que c'est trop entreprendre que de s'écarter entièrement du caractère de son auteur. »

Malgré ces trahisons, si gentiment avouées, Don Quichotte m'éblouit. Son idéalisme chevaleresque n'a-t-il pas ébloui Miguel Cervantes lui-même? Car il est sensible, d'un chapitre à l'autre que Cervantes subit l'emprise de son personnage. Qui ne l'a subie après lui, et Sancho lui-même? L'homme pratiqué ne se met-il pas à la remorque de l'illuminé? Aucun écrivain, à très justement remarqué l'un des hommes qui connaissent le mieux l'Espagne aujourd'hui, M. Maurice Legendre, et ni Molière, ni La Fontaine, ne connaît la popularité de Cervantes. Ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, un composé de Don Quichotte et de Sancho? Mais n'avons-nous pas chez nous une lignée glorieuse issue de Don Quichotte, qui va du Cid, aujourd'hui plus cornélien qu'espagnol, au Flambeau de L'Aiglon et, dans la réalité, à ces héros de la dernière guerre, saint-cyriens qui avaient juré d'aller à leur première bataille en gants blancs comme on va au bal, fantassins, paysans marchant à l'assaut aussi paisiblement que s'ils allaient au marché de leur chef-lieu de canton, aviateurs à la manière de ce Georges Guynemer qui assurait à son père qu'on n'a rien donné à la patrie si on ne lui a pas tout donné?

L'Espagne a toujours été chez nous la terre favorite des écrivains. Théophile Gautier, dans Tra los montes, ne l'a vue que du dehors. Il s'est contenté de ses paysages et de ses monuments, mais il a décrit les uns et les autres avec cette couleur incomparable qui arrachait au soleil des chauds rayons lumineux. L'extérieur l'a tant exalté qu'il s'en est contenté et n'a pas cherché le dedans; si bien que Mme de Girardin, lui parlant de son livre, se permit de lui faire cette remarque, digne d'un grand critique: « Mais Théophile, il n'y a donc pas d'Espagne en Espagne? » Le poète, absorbé par le ciel et les pierres, ne les avait pas vus.

Mérimée, au contraire, ne vit qu'une Espagne — une seule parmi tant d'autres, et il a créé Carmen, l'étonnante Carmen qui n'a qu'un tort aux yeux des Espagnols, c'est de risquer de fausser la vérité. Car ce chef-d'œuvre a déterminé toute une série d'images en trompe-l'œil. La petite cigarière indomptable que tue Don José pendant la course de taureaux n'exprime ni un pays ni une race. Mérimée n'a fait que passer. Un fait divers l'a frappé. Il en a fait une nouvelle qui s'est muée en opéra.

Comme il y a plus d'Espagne dans Maurice Barrès! Un amateur d'âmes, le Greco et ça et là d'autres chants, d'autres rappels semblent des cris de passion adressés à cette

terre brûlée. L'Espagne ne s'y est pas trompée; elle a été des premières à inaugurer ces stations barresiennes qui marquent ça et là, en Lorraine, en Alsace, en Provence, en Orient, le souvenir du grand évocat. ur. Tolède a donné son nom à une rue et ce fut une cérémonie émouvante. Barrès aimait l'odeur de roses et de mort qu'il respirait dans les ruelles d'Andalousie. Dans un amateur d'âmes, au moment de quitter Grenade, la Pia apporte à son frère Delirio des fleurs de magnolier. « J'ai coupé une à une, lui dit-elle, les fleurs que vous préférez, celle du magnolier, qui sont les plus enivrantes et les plus puissantes, et je vous les apporte en symbole de la domination et de la flamme qui sont en vous... » Cette domination et cette flamme, Barrès les sentait et les aimait dans les artistes espagnols. Il les sentit et les aima jusqu'à la fin de sa vie. Dans les cahiers que j'ai feuilletés sur ses voyages en Orient, j'ai découvert, mêlée à des impressions d'Egypte, cette note pareille à un cri d'amour jailli d'un brûlant souvenir: « Ma vieille Espagne jaune et noire, que je perds mon temps à douter de vous et à quêter à travers le monde quelque chose que je puisse vous préférer!... »

Jaune et noire, c'est bien ainsi que l'avait vue le peintre Charles Cottet. Je me rappelle ses toiles de Tolède et surtout sa « Cathédrale de Ségovie » aux quatre éclairages différents. Mais le noir et le jaune demeuraient triomphants.

Que de voyageurs d'Espagne parmi nos écrivains français d'aujourd'hui! Barrès est un nerveux qui vibre et pense à la fois. Sous la phrase chargée d'idées se devine l'avidité des jouissances violentes. A Cordoue, dans les jardins du Guadalquivir, il a des pleurs dans les yeux, sans cause et sans douleur, « simplement pour dépenser la quantité de larmes qui a été dispensée à chaque créature ». Et toujours il pare le paysage de comparaisons humaines: déjà l'âme de la charmante Béatrice lui semolait adéquate à la calme tristesse des landes d'Aigues-Mortes d'où montent des rêves au soleil couchant. René Bazin ne pratique pas cet art de raffiner la sensation. Il va tout droit son chemin et dit ce qu'il a vu sans le compliquer. Mais il voit bien. En Espagne, son regard s'est enchanté. A Tolède, où selon Barrès on gagne des mérites par les jeunes forcés qu'on y fait, il serait capable de répéter le mot de sainte Thérèse: « Peu importe de déjeûner avec la moult d'une saraine, pourvu que ce soit devant un beau paysage. » Il a de jolies évocations de Salamanque, la ville rose, qui sourit à celui qui vient. Il célèbre Cadix la blanche, l'éblouissante, et l'Andalousie dont il trace de légères aquarelles, et Séville où les pauvres cigarières, dominant de la grâce à leur misère, achètent chaque jour un brin de jasmin, un œillet ou une rose. A Gibraltar, enfin, il erre le soir sur l'étroite bordure de terre qui longe la baie d'Algésiras, il s'imprègne de la beauté de l'horizon et du mystère de l'heure: « Une senteur de forêt, chaude et mouillée, monte du sol et, pour l'avoir respirée, la mer s'est endormie... »

La religion même de René Bazin le relie plus étroitement à l'Espagne, terre religieuse. Comme il se préoccupe davantage de la vie que de l'art, il préfère le beau moral au beau artistique. Je n'en veux pour garantie que sa joie à conter de beaux traits d'existence, et, par exemple, la mort héroïque de l'amiral Oquendo. Cet amiral, mourant de la fièvre et dévoré de soif, supplie qu'on lui donne à boire. On lui apporte un verre d'eau. Il l'approche de ses lèvres, le regarde et ne le boit pas: « Je l'offre à Dieu », fait-il, et peu après il rend l'âme. L'armée de Franco compte de tels héros...

Henry BORDEAUX. de l'Académie Française.

M. Fabre-Luce.
(Photo Manuel Frères.)

Admettre le bolchevisme au nom du libéralisme c'est la pire duperie, car il n'y a pas de réciprocité: le bolchevisme vomit le libéralisme. Et, surtout, ne comptons pas que des retouches puissent nous rendre cet uniforme seyant.

Alfred FABRE-LUCE.

Deux spectres ont rôdé autour de nous pendant l'année 1937: celui de la guerre étrangère et celui de la guerre civile. Ils ont tenu séance en Espagne, où l'esprit de sacrifice et le dévouement d'un grand peuple et les talents militaires du général Franco et de ses collaborateurs sont en train de rénover le pays de Cervantes et de Velasquez, de Quevedo et de Goya.

Léon DAUDET.

M. Henri Cheon.
(Photo Manuel Frères.)

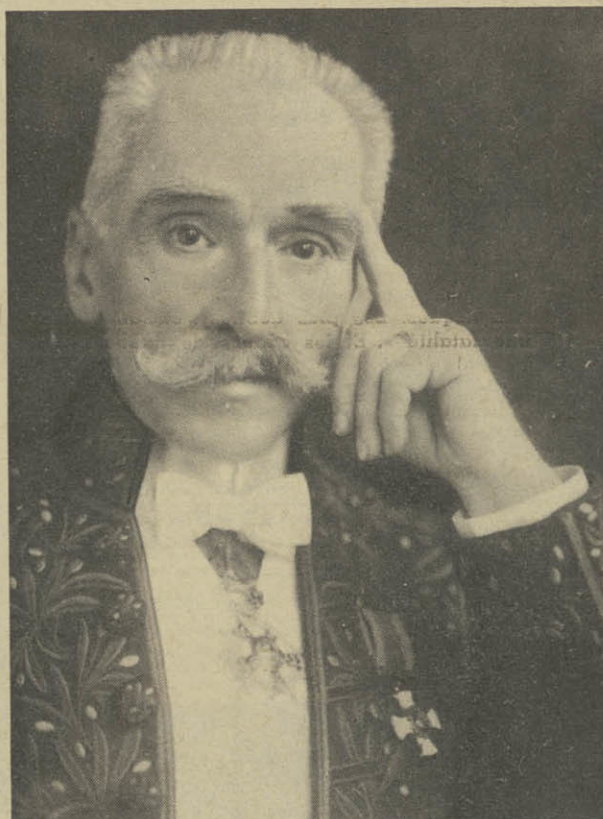
Nous ne pouvons faire autrement que de souhaiter le triomphe, en Espagne, de ce qui représente actuellement la civilisation contre la barbarie, l'ordre et la justice contre la violence, la tradition contre la destruction, les garanties de la personne contre l'arbitraire.

(Du manifeste français aux intellectuels espagnols.)

NOUVELLES SIGNATURES :

D^r F. DEVE, professeur à l'Ecole de Médecine de Rouen. — ALBERT DUFOURCO, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — RAIMOND LEBEGUE, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. — JACQUES ZEILER, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes. — HENRI CLEMENT, professeur honoraire de l'Université de Paris. — A VULLIOD, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Nancy. — CHARLES GAUD, agrégé d'histoire. — Mlle SANSE, agrégée de l'Université de Paris. — ANATOLE DEPRET, agrégé à l'Université de Paris. — MARIE-LOUISE BERCHER, agrégée à l'Université de Paris. — D^r PIERRE LEPINE, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur. — GASTON RICHARD, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — D^r J.-P. BOUNHIOL, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Bordeaux. — HENRI JU-

LITTE, professeur honoraire à l'Université de Paris. — GABRIEL MONY, professeur de philosophie. — ROBERT GUILLON, président de la Société des Critiques d'Art. — RENÉ RICHARD, publiciste. — MAX MASSOT, journaliste. — VICOMTE DE BUTLER, publiciste. — GUSTAVE GAUTHEROT, sénateur. — CHARLES DESJARDINS, sénateur. — JEAN SUZANNET, député. — FRANÇOIS DE CLERMONT-TONNERRE, député. — MARQUIS DE LA FERRONNAIS, député. — COMTE D'HARCOURT, sénateur. — GEORGES BOURCHARD, conseiller général des Alpes-Maritimes. — PIERRE TAITTINGER, député de Paris. — P. NOUVEAU, maire de Cannes. — F. DE SAINT-JUST, député. — J.-L. DUMESNIL, sénateur. — ABBÉ P.-L. GUINCHARD, directeur de l'Union pour la France. — FRANÇOIS SERPEILLE DE GOBINEAU, homme de lettres.

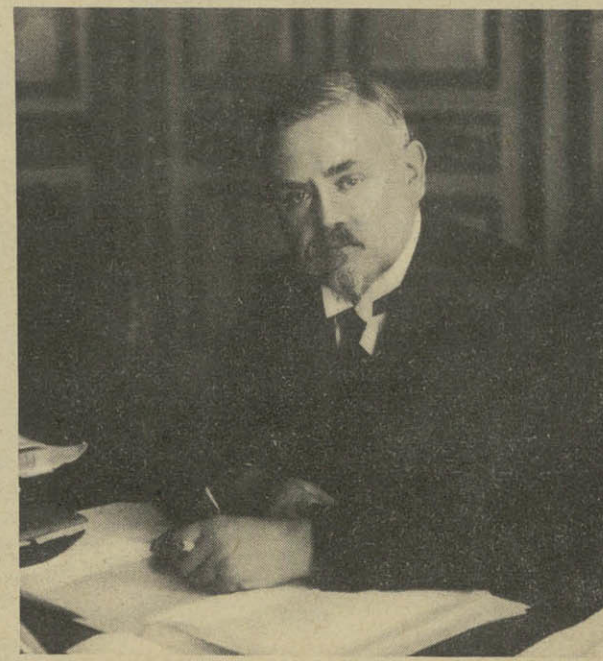
Edouard Estaunié, de l'Académie Française.
(Photo Manuel Frères.)

Les événements d'Espagne demeurent incompréhensibles à ceux qui ne disposent pour les interpréter que de l'expérience du dernier siècle. Nous sommes revenus au XVI^e quand toute guerre civile se doublait d'une guerre étrangère, quand les protestants de France n'avaient nul remède à appeler à leur aide leurs coreligionnaires d'Allemagne, tandis que les moines ligueurs demandaient secours aux ministres de Madrid.

L'Espagne a tenu dans l'histoire de l'Europe un rôle régulier. C'est elle qui a sonné le signal des grands changements. Elle a reconquis la terre chrétienne sur l'invasion arabe, ouvert en Amérique le champ des rivalités coloniales, arrêté les progrès de la Réforme, délivré la Méditerranée de l'hégémonie maritime des Turcs, marqué la limite extrême de leur expansion, celle où commença le reflux. On parle toujours des tourments de l'histoire, mais on dirait qu'à chacun des tourments la Providence s'est plu à placer l'Espagne. Aux autres, le soin de moissonner et de conserver. A elle, de montrer la voie: à elle d'accomplir l'acte décisif qui ouvre une période et en ferme une autre. Ayant, par deux fois, brisé l'assaut de l'Asie, elle brisera peut-être encore le troisième. Peut-être, comme Mussolini le prophétise, sera-t-elle le tombeau du bolchevisme.

Mais après les guerres de religion la France avait trouvé un Henri IV pour réunir dans le même amour les Français divisés.

Pierre GAXOTTE.

M. Oberkirch.
(Photo Manuel Frères.)

L'ESPAGNE ET LE CHRISTIANISME

TÉMOIGNAGES



Allocution du D^r Gomá, primat d'Espagne, à Bilbao. A sa droite, le légat pontifical, Mgr Antoniutti.

LES DEUX GUERRES

Tandis que les questions de la guerre civile deviennent plus obscures, les batailles sont plus terribles et les haines plus acharnées ; tandis que plus irréconciliables sont les oppositions idéales, il devient plus nécessaire que cesse et se cache toute mystification, que l'on reconnaisse de quelle manière une victime innocente fut exposée à un sacrifice unique en l'histoire, victime que l'on veut torturer jusqu'à l'agonie. Les nations du monde ont pu prendre partie pour l'un et l'autre camp en lutte d'une manière si passionnée et avec une telle force et une telle ténacité qu'elles considèrent en l'ensemble certains destins qui ne peuvent se résoudre dans les seules tranchées. Personne n'a tenu compte de ce qui devrait être au-dessus de toutes les contingences par sa qualité d'idée et de foi universelles. Personne n'a pensé à l'agression sanginaire et aux incendies soufferts par la religion. On a secouru les fugitifs, on a polémique sur la cruauté de la guerre sur terre, dans les airs, sur mer, en lutte pour la défense des désarmés. Mais de la grande désarmée, de la grande sacrifiée, de celle qui eût été la première à lui si son devoir ne l'avait fait rester à son poste jusqu'à la mort, personne ne s'est occupé. L'Eglise demeura exposée à tous les risques. Les plus débilés s'exclamèrent : « Ça été une fatalité ». Et les canons de l'anticléricalisme international répétèrent « Ce fut le châtiment. Delenda est. »

Voilà la vérité authentique. L'Eglise d'Espagne fut attaquée par les vagues de la haine et de la violence qui, simultanément, l'assaillirent d'une façon imprévue.

(Osservatore Romano.)

Le docteur Gomá, cardinal primat d'Espagne, a reçu un message d'adhésion signé du révérend H. W. Fox, au nom de la Société protestante anglaise, le Conseil britannique chrétien, exprimant une profonde sympathie envers les autorités espagnoles et envers les peuples qui, au cours d'une lutte prolongée, donnent un fidèle témoignage de leur amour de Dieu.

« QUEL AVERTISSEMENT A LA RESPONSABILITE DE L'EUROPE ET A LA CONSCIENCE CHRETIENNE ! »

« Terrible est la guerre d'Espagne avec toutes ses atrocités, aussi terrible que sont admirables et exemplaires la bravoure et l'héroïsme unique et magnifique, véritablement dignes des époques les plus grandes et les plus nobles de l'Espagne ! Quel avertissement à la responsabilité européenne et à la conscience chrétienne ! »

En lisant ce livre, jamais on n'a autant senti la conviction que cette lutte terrible, à laquelle se voue votre noble pays, est une bataille pour les choses les plus hautes les plus précieuses et les plus importantes, qui sont le fondement de la culture occidentale et de celle de tous les pays qui peuvent se dire « chrétiens » et « Européens ». Combien y en a-t-il ? Je vous laisse répondre. Mais cette réponse, je la connais par avance, et je sais combien elle est triste pour l'honneur et l'avenir de l'Europe.

(Lettre du comte Rudolf de Hoyos, Pdt de la Diète fédérale d'Autriche, sur le livre : La Persécution religieuse en Espagne.)

« LES MANIFESTATIONS DE LA COMMISSION FEMININE ANGLAISE ET DU DOYEN DE CANTERBURY, MANQUENT DE FONDEMENT »

Une mission internationale féminine a visité toute l'Espagne pour réaliser une enquête objective et sereine. La commission était composée de quatre dames : une Française, Mme Renée de Montmort, fondatrice du Travail social féminin en France ; une Danoise, Frau Dargmar Runge, ancien membre du Conseil municipal de Horsens ; une Américaine, Mrs Harriet Kiderlein, laboriste social des E.-U. et une Allemande, Fraulein Adèle Permecky, doctoresse en droit. Voici quelques résultats de leurs travaux :

« Au cours de notre voyage à travers les territoires libérés par les troupes nationalistes, nous avons pu remarquer avec une précision évidente, que la guerre civile espagnole revêtait toutes les formes moscovites d'une lutte pour l'annihilation de la culture, de la religion et de la conscience nationale du peuple.

« Aucune classe sociale ne serait libérée de cette tentative de destruction, du moment que, comme nous avons pu le remarquer, c'est précisément la classe laborieuse qui a le plus souffert le martyre, alors que les bolchevistes se disaient ses sauveurs.

« Comme conséquence de nos observations personnelles et directes en Espagne nationale, nous pouvons affirmer que le « rapport » de la Commission féminine anglaise et les manifestations du doyen de Canterbury, quant à l'Espagne rouge, manquent de tout fondement. Ce qui est certain, ce que montrent les preuves évidentes de la haine sauvage que nous avons vues, c'est que le bolchevisme et le christianisme n'ont rien de commun, contrairement à ce que le doyen prétend.

« Au contraire, nous avons admiré l'œuvre constructive réalisée par l'Espagne nationale, incarnée dans la Phalange. Travail pratique, intelligent, qui en peu de temps, grâce à l'institution du Secours social, a pu s'étendre sur tout le pays et éveiller en lui la foi dans la justice sociale de la nouvelle Espagne.

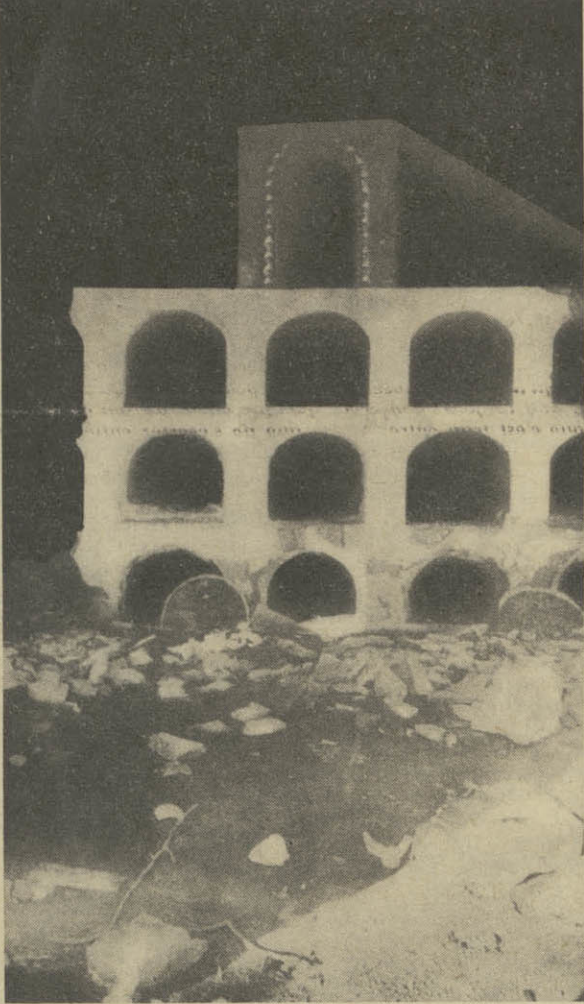
« Précisément, pour avoir été témoins de l'annihilation méthodique de l'Espagne, nous adressons un appel à toutes les femmes du monde entier, afin qu'elles s'unissent en un front unique contre le bolchevisme, pour qu'aucun autre pays ne puisse, dans l'avenir être atteint par la mort rouge. »



Mgr Hinsley.

(Photo Keystone.)

Lettre de S. E. Mgr Hinsley Archevêque de Westminster au Cardinal Archevêque de Tolède



Alhama de Grenade. Cimetière du couvent de Saint-Diège, profané par les marxistes.

« J'AI VU LES MAURES... »

« J'ai vu les Maures se promener dans les champs de Brunete, par une joyeuse après-midi de juillet. J'ai parlé avec eux, et notamment des dégâts soufferts par l'église du village. L'un d'eux, faisant un geste significatif autour de sa gorge, s'exclama : « Méchants hommes, ces Rouges. » Nous les tuons parce qu'ils ont tué les saintes femmes de Dieu. »

Les temps ont changé. Une fois, sainte Thérèse partit de sa maison à la recherche du martyr parmi les Maures. Ils étaient alors ennemis de la croix et du Christ. L'Espagne les chassa de ses côtes à l'aide de son épée. Cette guerre a fait voir qu'elle les a gagnés avec son affection. »

P. George Burns S. J. (The Catholic Herald.)

« ESPAGNE, TERRE DE MARTYRS, DE SAINTS, DE GUERRIERS ET DE CONQUERANTS »

« Au nom du vénérable épiscopat mexicain, nous dirigeons la présente lettre à Votre Exc. Révérendissime, dans le but de lui manifester la profonde peine que nous a causée la persécution sanglante dont souffre depuis un an la glorieuse Eglise d'Espagne, notre mère patrie.

« Accoutumés, comme nous le sommes, à être persécutés depuis de nombreuses années, nous nous rendons parfaitement compte des douleurs qu'ont souffertes le vénérable épiscopat espagnol, son clergé et ses fidèles, au nom de Jésus.

« Mais les grandes souffrances de l'Eglise mexicaine, nous comprenons que l'année de la persécution soufferte par l'Eglise espagnole les surpasse et qu'elle est digne de comparaison avec les premiers temps du christianisme.

« C'est pour l'Eglise espagnole, un nouveau titre de gloire, que cette sanglante persécution. A sa foi ont été immolées de nombreuses victimes, dont le sang attirera, sans aucun doute, la bénédiction du ciel sur l'Espagne.

« Pour ces motifs, Exc. Révérend, nous espérons foncièrement, pour l'Eglise d'Espagne, de meilleurs jours, confiants en ce que, à la fin de la sanglante guerre civile, sera abattu à jamais le monstre féroce du communisme qui a provoqué tant de désastres dans la pauvre Russie et dans l'héroïque Espagne.

« L'Espagne, terre de martyrs, de saints, de guerriers et de conquérants, ressuscitera plus forte après cette terrible épreuve. De même qu'en d'autres temps, Dieu la choisit pour apporter la lumière de l'Evangile à notre patrie et à tout le continent hispano-américain, de même, nous avons confiance qu'il se servira d'elle pour répandre à travers tout le monde, d'ici une date prochaine, l'inextinguible lumière de l'Evangile qui a vivifié toute son histoire. »

(Le comité exécutif épiscopal mexicain, au cardinal archevêque de Tolède, Mgr Gomá.)

Nous, archevêques et évêques de l'Angleterre et du pays de Galles, notre clergé et notre peuple, avons entendu, avec une douleur profonde, le récit des souffrances horribles de l'épiscopat espagnol dans ses membres, dans son clergé et dans ses fidèles séculiers. Nous vous avons ouvert nos cœurs et nous avons prié pour vous et pour vos fidèles, pour que Dieu vous protège de sa main miséricordieuse et rende la paix à l'Eglise poursuivie en Espagne. Nous nous sommes bientôt rendu compte qu'il ne s'agit pas là d'une guerre civile quelconque, en faveur de quelque dynastie ou de quelque régime spécial, pas plus, comme on l'a dit, fausement, qu'en faveur de la démocratie du peuple espagnol. Nous avons vu dans cette déplorable lutte fratricide une épouvantable commotion qui secoue les bases mêmes de la vie sociale, comme vous l'expliquez si bien, et qui a mis en péril jusqu'à votre existence comme nation. Oui, nous reconnaissons que la conflagration de la péninsule espagnole était destinée, par ceux qui la déclenchèrent, à se convertir en un incendie universel, dans lequel la civilisation chrétienne était condamnée à se consumer. Nous n'avons pas hésité à prévenir nos compatriotes que la paix sociale et les institutions civiques de notre propre patrie étaient en péril par le feu allumé en Espagne, car le dicton dit bien : « Lorsque le mur qui nous sépare de notre voisin brûle, notre propre maison peut bientôt être incendiée. »

Nous refusons d'être des partisans politiques ; mais nous voyons et nous avons vu, dès le début, que non seulement le catholicisme, mais la religion, sous quelque forme qu'elle se présente, ont été les buts principaux des attaques des forces ennemies de Dieu, qui sont résolues à faire de l'Espagne le centre stratégique d'une révolution mondiale contre la propre base de la société civilisée en Europe.

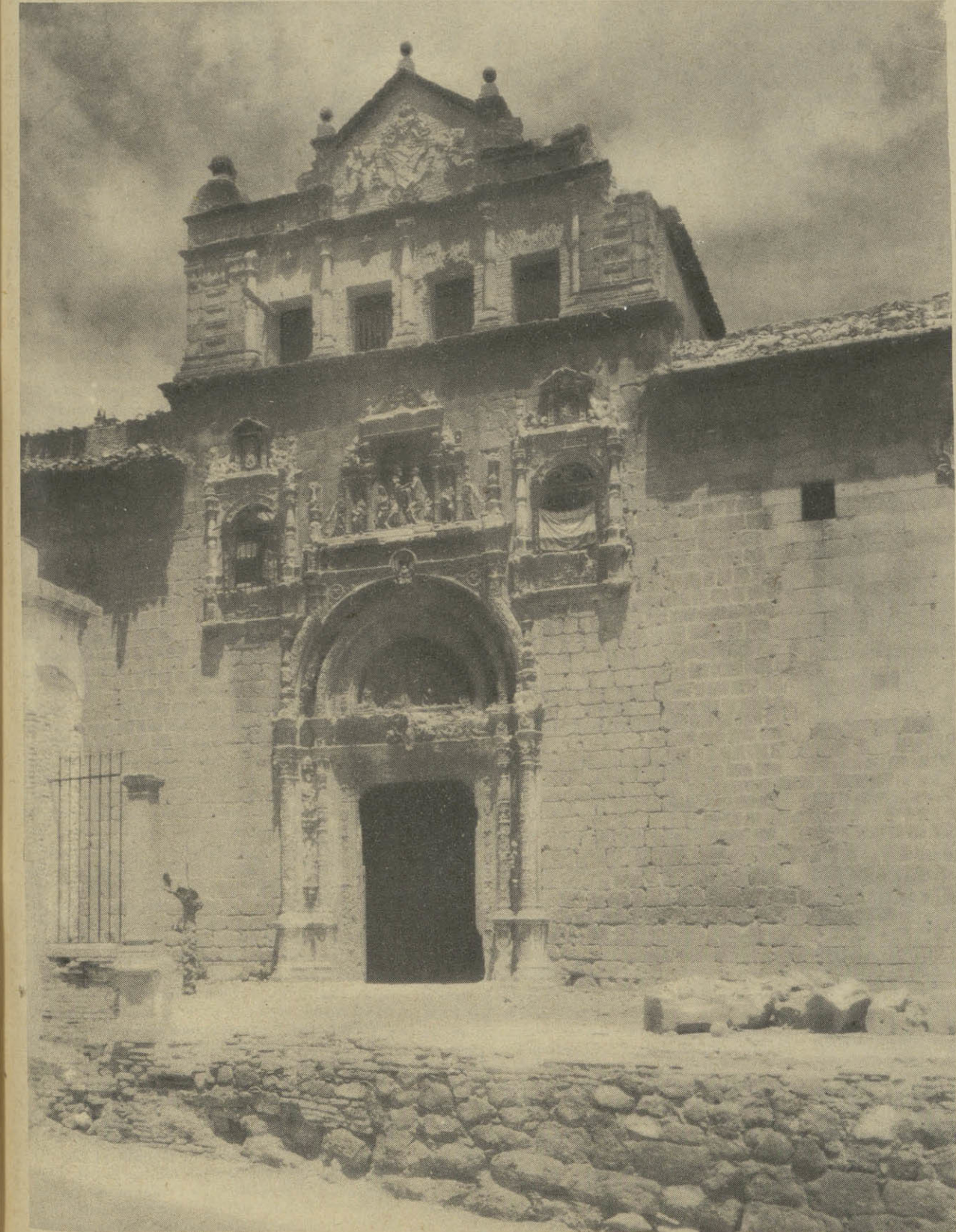
Ce que l'Eglise de France doit à l'Eglise d'Espagne

L'Eglise d'Espagne a été presque sans répit le bouclier et l'épée de l'Eglise universelle, et surtout de sa sœur la plus proche, l'Eglise de France. Cependant, l'Eglise d'Espagne a des titres plus particuliers à la reconnaissance des catholiques français. Pour l'Eglise de France seule, elle a été un refuge, mieux qu'un refuge, un foyer pendant la persécution. Cet immense service est peu connu, car l'histoire officielle ne le mentionne pas, mais il n'est pas méconnu. Il y a quelques jours, dans la chaire de l'humble paroisse d'un village péri-gourdin, j'ai entendu le curé demander, dans son prône du dimanche, conformément aux instructions de son évêque, des aumônes pour les enfants catholiques espagnols réfugiés en France et des prières pour l'Eglise d'Espagne qui, entre autres preuves de fraternité chrétienne, « a ouvert tendrement ses bras en 1793 à d'innombrables prêtres français insermentés chassés par la Terreur ».

Comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France.



Des cadavres sont exhumés par les rouges et exposés aux sarcasmes des passants.



L'hôpital de Santa-Cruz, à Tolède, merveille saccagée par les rouges.

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES (DON QUICHOTTE. II^e P., Chap. XXXVII).

Ravel, le génie musical qui aimait l'Espagne

Avec Igor Strawinsky et Manuel de Falla, il constituait le triumvirat des grands musiciens contemporains.

Ravel faisait partie du triumvirat des grands musiciens modernes vivants, qui vient de se dissoudre par sa mort. Les deux autres membres en étaient l'Espagnol Manuel de Falla et le Russe Igor Strawinsky, aujourd'hui de nationalité française. Leur avenir se dessina en même temps, leurs aspirations furent les mêmes, leur célébrité se développa au milieu des applaudissements adressés à la succession de leurs œuvres. De ces œuvres, l'on pourrait dire qu'elles provenaient chacune d'une inspiration différente, mais d'une illusion identique et d'une identique inquiétude spirituelle.

En ces jours où, une fois de plus, le monde s'agite comme une mer orageuse, où l'Europe assiste au combat de deux civilisations opposées, inconciliables, où le spiritualisme et le matérialisme livrent peut-être leur plus dure bataille, en ces jours où l'idée régénératrice d'un « Front latin » surgit dans la tourmente comme le navire de l'espoir, la mort de Maurice Ravel nous rappelle le souffle vivant de la ténacité qui inspira sa vie, ses admirations positives et le choix des éléments qui contribuent à la suprême qualité de son art.

Elle nous rappelle ses rapports étroits avec Manuel de Falla et ceux de tous les deux avec ce qu'il y a d'essentiel chez Strawinsky, dont l'art se renouvelle et s'éclaircit en remontant aux sources du monde occidental.

Dans la personnalité de Maurice Ravel et dans sa musique indéniablement personnelle, il faut compter comme élément essentiel (indépendamment de l'inspiration française), son « sens » de l'Espagne, ou plus exactement son amitié pour l'Espagne, qui se révèle dans l'expression et dans le développement de rythmes et d'harmonies du plus pur espagnolisme.

L'Espagne, pour Ravel, c'est une gravure aux belles et brillantes couleurs qu'il admirait aux jours de son enfance. Ne raconte-t-on point qu'il apprit des chansons espagnoles en même temps que son alphabet ?

Tout le long de sa carrière de musicien, la belle gravure continue de l'enchanter, et il tente de traduire son émotion en créant ces merveilles sonores : *La Pavane pour une Infante défunte* ; *L'Heure espagnole* ; *Boléro*.

De son pays des Basses-Pyrénées, il songe aux horizons de l'autre côté de la frontière, et d'un bond il est sur le territoire aimé pour descendre vers le sud, en marchant sur « la fauve peau de taureau », dont il a si souvent rêvé.

C'est une chose des plus curieuses et des plus significatives que les trois plus grands compositeurs contemporains aient



Andrés Segovia.

Je m'honore de compter parmi les artistes espagnols, amoureux de leur patrie, qui ont promis leur adhésion, dès les premiers jours de la lutte, à la noble croisade nationaliste.

Par fidélité aux glorieuses traditions de notre civilisation, qui influa toujours si profondément sur les destins humains, pour un amour non feint au peuple, dont des politiciens sans conscience, à la solde de la Russie, ont exploité la fragile crédulité, pour une ferme espérance dans l'avenir de notre grande Espagne rendue, grâce au triomphe, à l'irrésistible pouvoir de ses valeurs séculaires nous devons tous aider à la victoire nationaliste d'aujourd'hui. Ce triomphe enrichira le trésor spirituel de notre époque et, demain, les nations les plus lointaines ou les plus hostiles nous en remercieront.

Soyons dignes de la noble mission que la patrie nous confie, et que chacun selon ses moyens la remplisse sans peur et sans tâche.

Andrés SEGOVIA.

SEGOVIA A PARIS

Paris est sans doute la ville du monde qui compte le plus d'amateurs de guitare. Pour s'en convaincre, ne suffit-il pas de constater l'affluence et l'enthousiasme du public quand Andrés Segovia donne un concert ? Quel maître, il est vrai ! Quel enchanteur ! Sous ses doigts d'une agilité miraculeuse, la guitare saisit avec subtilité toutes les palpitations humaines ; elle devient — comme l'appelait Debussy — un « clavecin expressif » dont toutes les vibrations aboutissent à notre cœur. C'est aussi un instrument dont la technique est si difficile que Paganini acquit en l'étudiant sa légendaire virtuosité.

Segovia confie à la guitare son plus beau rôle qui est de servir la noble musique. Il lui demande d'étaler toutes ses richesses de style et de sonorité. Il éveille en la caressant l'âme espagnole et aussi l'âme de la poésie universelle.

CAROL-BERARD.
(L'Epoque.)

...Guitariste ! Comme le mot est pauvre et incomplet pour caractériser le talent de cet extraordinaire musicien ! An fond, Segovia ne joue pas de la guitare : il joue avec l'âme de la guitare. Il va, sans cesse, au delà de son instrument, plus loin que la corde tendue, plus loin que le coffret sonore. Il s'affranchit des servitudes du métal et du bois. Son art est immatériel.

Pendant que sa main gauche presse affectueusement la portée de six lignes sur laquelle les notes vont naître, les doigts de sa main droite rôdent précautionneusement autour de la petite lucarne ronde qui s'ouvre sous le plan des cordes. La musique est cachée là, dans ce puits minuscule : penché sur sa margelle, Segovia, attentif, exécute des passes magnétiques, fascine et hypnotise la prisonnière pour la faire sortir de sa retraite. Il la sollicite, il gratte doucement de l'ongle à la porte de son cachot, il la charme, il l'envoûte, et, soudain, la captive apparaît et s'élance, avec un voluptueux frisson, vers la lumière et vers la liberté.

EMILE VUILLERMOZ.



Les fameuses causeries par radio du général Queipo : l'orateur au micro.

Queipo de Llano et l'Andalousie

Dans l'iconographie de guerre de l'Espagne, don Gonzalo Queipo de Llano, seigneur et patron des Andalousies, sera toujours représenté avec un microphone, comme saint Joseph avec sa branche de lys, comme saint Georges avec son épée. C'est son attribut, son signe. Parce que, pour l'Espagne — surtout pour l'Espagne qui n'est pas andalouse — Queipo de Llano est avant tout, cela : une voix forte et éclatante, une éloquence aiguë et folklorique, des épithètes redondantes et des plaisanteries populaires. Pour nous, les Andalous, qui le voyons et le connaissons, Queipo est bien autre chose, et que je vais tenter de dire. Mais, pour le reste de l'Espagne, il est surtout un phénomène atmosphérique, vespéral et inéluctable, comme le serin et le crépuscule.

Cependant, pour l'Andalousie, celui que mon admirable ami Sanchiz appelle « don Gonzalo de Séville », et à qui j'ai donné, moi, le nom de « notre seconde Giralda », est tout autre chose. Car Queipo de Llano et l'Andalousie avaient rendez-vous de toute éternité, comme deux astres, un rendez-vous inévitable et définitif. Ils étaient comme prédestinés l'un à l'autre et, le 1^{er} juillet, je ne dirai pas qu'ils se rencontrèrent, mais qu'ils se « reconnurent ».

Pour séduire Séville, Queipo de Llano eut toutes les inflexions, tous les tons qu'il fallait avoir ; avec quelle science il les dosa, à la fois conquérant, militaire, torero vaillant, champion d'amour courtois ! Avec plus de soldats et plus de canons il aurait peut-être pris Séville, plus vite ou plus aisément, mais il ne l'aurait pas « conquise ». C'est que Séville, il fallait la conquérir, comme une femme, il fallait la vaincre et gagner son cœur par des feintes habiles : c'était une opération militaire et un travail d'amant... Il fallait la séduire et la rendre amoureuse... S'il ne l'avait due qu'à la seule supériorité stratégique, sa domination sur elle n'aurait été que précaire et incertaine, et, dès le début, sapée par les commentaires railleurs du trottoir et de la boutique. Il fallait gagner Séville avec peu de soldats et beaucoup d'imagination, parce que c'était le seul moyen d'obtenir, en même temps que ses rues, son cœur.

C'est ainsi que Queipo de Llano gagna Séville. Plus vite que des sujets, il eut chez elle des admirateurs. Séville est l'aristocratie complaisance de se rendre à la force spirituelle, plus qu'à la force matérielle. Le microphone magique du bureau du Commandant accomplit le miracle. Que de coins de la ville où l'amitié du général parvint bien avant ses fusils ! Il ne s'était pas encore emparé de la rue Tetuan et de la place San-Francisco qu'il était cependant déjà « maître » de bien des cœurs simples qui, dans San Vicente et dans Santa Cruz, pensaient que c'était « un chic type ».

Pour réussir cette double conquête : militaire et amoureuse, est-il vrai que le général ait beaucoup menti, dans ses premières journées de speaker ? Un habitant de Triana, à qui l'on posait récemment cette question, répondit avec indignation : « Mais non, il n'a pas menti, il a exagéré un tout petit brin. Pas plus. » Et en effet, c'est tout. Prédestiné depuis l'éternité pour se rencontrer avec Séville, il savait bien comment il fallait lui parler. Voilà tout. L'exagération andalouse est quelque chose qui n'a absolument rien à voir avec le mensonge ; c'est la sublimation exubérante et brillante de la vérité. C'est la vérité vue par les yeux de l'amour. Queipo de Llano s'est borné à parler le langage andalou de la chansonnette et du compliment (piropo). Si l'on croit que la taille de notre fiancée peut tenir dans notre bague, pourquoi n'aurait-on pas cru que Mola était déjà à Chamartín ? Tout cela, c'est de la vérité exaltée, sublimée, de la vérité anticipée... C'est surtout de l'amour !

Et si, pour conquérir sa ville, Queipo s'adapta si savamment à la manière et au style andalou, il n'agit pas autrement pour la garder, pour la gouverner. Dès le lendemain de la victoire, le grand quartier du général, dans ce frais patio de la maison où est située la Division de Séville, eut tout de suite l'air aimable, l'air « andalou » du palais d'un émir. Le bureau du général donnait directement sur le patio, sans antichambre de scribes et de dactylographes. Tout le monde pouvait y entrer. On y a traité toutes sortes de graves questions, résolu des problèmes de tous les genres. Le général reçoit comme gouverneur, en civil : avec un veston de toile écru

et, pendant les journées d'août, au début du mouvement, un petit éventail-reclame à la main. C'est en maniant cet éventail, comme un sceptre léger que, sans pédanterie aucune, le général soulignait ses sentences rapides, nettes, basées sur un « jugement d'honnête homme plutôt que sur des textes de loi », comme disait Cervantes, en admiration devant les procédés de la justice musulmane.

Rien ne pouvait mieux lui gagner le cœur des Andalous. L'Andalousie n'a pas grand respect pour la loi positive. Ce n'est pas d'hier que les « cicrones » s'éveillent, en montrant la figure nue qui, au fronton du vieux Palais de Justice, représente la loi, disaient : « C'est quelqu'un qui a gagné son procès... et il est resté comme ça, sans chemise ! » Ils se moquent de la justice légale, mais ils aiment la vraie justice — celle de don Quichotte délivrant les galériens, celle de Pedro Crespo faisant pendre le capitaine — notre justice. En marge, si l'on veut, de la loi, mais basée « sur le jugement de l'honnête homme ».

Le général Queipo a su manier, comme personne, cette arme qui lui a soumis le cœur andalou. Dès les premiers jours, quand son khalfat se réduisait à trois ou quatre rues, il faisait alterner, au microphone, ses nouvelles de la guerre avec les sentences de ses petits procès de justice de paix. Comme un gouverneur solidement établi dans sa charge, il s'occupait des plus minces réclamations de ses assujettis. La contestation de quelques employés de commerce défendant leurs intérêts contre un patron avarié lui servit plusieurs fois de thème, après qu'il avait parlé de la position internationale de l'Angleterre ou de l'avance de Mola à Somosierra. Il y avait encore des coups de feu sous les arcades de la Macarena ; Queipo avait à en juger, il le faisait avec largeur et sérénité. L'Andalousie de Queipo fut une grande création de l'esprit : elle eut des lois avant d'avoir un territoire. Pendant quelques jours, elle ne fut qu'une minuscule parcelle de terrain, mais c'était un énorme hinterland d'enthousiasme, d'idéal et de justice.

Tel est Queipo de Llano, ce général qui avait rendez-vous de toute éternité avec l'Andalousie. Leurs noms riment comme deux vers d'une chanson. Dans les inflexions de sa voix, la nuit, l'Andalousie retrouve sa joie ou sa tristesse. Mieux que sur une carte, elle sait où et comment nous allons, rien qu'à entendre le ton du général : « Aujourd'hui, il est content ! »... « As-tu entendu ? Hier, il semblait de meilleure humeur. »

Tout a été providentiel dans cette guerre. Mais, plus providentiel que tout, ce général, construit pièce à pièce, fait sur mesure, pour ce coup de main, quasi impossible, de Séville, et qui était indispensable au succès. Séville, il fallait la conquérir ainsi : avec plus de courage que de soldats. Et la gouverner ainsi : avec plus de justice que de légalité.

José-Maria PEMAN.

Por fin... la «Gaceta» se ha sentido energética



AMERICO CASTRO
Ex embajador de la República, en Alemania.



JOSE ORTEGA Y GASSET
Ex fundador de la Agrupación 'Al Servicio de la República'.



LUIS DE ZULUETA
Ex embajador en Vaticano.



AGUSTIN VISUALS
Ex ministro de Hacienda.



GABRIEL FRANCO
Ex ministro de Hacienda.



CLAUDIO SANCHEZ ALBORNOZ
Ex embajador en Portugal.

LES INTELLECTUELS ET LA REPUBLIQUE

Pour les punir de s'être réfugiés à l'étranger, la *Gaceta*, journal officiel de l'Espagne rouge, a publié la destitution des principaux intellectuels républicains, professeurs universitaires, qui, sans doute, ne devaient pas se trouver en grande sécurité chez les marxistes. Voici le commentaire graphique que leur consacre *Solidaridad Obrera* de Barcelone.